L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 MAI 1891. 64ème Année

Dufour & Donnet. Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 11 MAI 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Ce que deviennent les Ennemis de la France.

M. de Bismarck, nul ne le conteste, est l'auteur principal de la réalisation de l'unité allemande. Il a fait l'empire d'Allemagne; Guillaume II lui doit son trône; Guillaume II lui répond par un soufflet.

Il se retourne vers le peuple allemand, et, converti, sur le tard, au parlementarisme, dont il faisait mépris, il sollicite un mandat parlementaire: l'Allemagne lui répond par un soufflet.

Et c'est ainsi—dit le *Journal du Havre*—que, dans ce pays, on reconnait les services rendus! En France, que n'eussions-nous pas fait pour un tel homme? Nous eussions trop fait; notre pays se serait, enthousiaste, livré à lui. Voilà la différence entre les deux pays: l'un est chaud et se livre; l'autre, froid, calculateur, égoïste, se refuse.

Ce qui arrive à M. de Bismarck n'est pas fait pour nous déplaire. Il a mis le pied sur le cœur de la France et l'a vue râler sans en être ému. Son propre empereur, son pays, le pays qu'il a fait, lui rendent la pareille, l'accablent de leur dédain et se rient du trouble que lui cause sa déchéance; l'Allemagne et son empereur nous vengent de Bismarck: c'est bien!

En Hongrie, Tiza a eu le même sort, avec moins de retentissement, étant moins grand. Sa chute s'est effectuée sous le coup d'une sorte d'indignation publique. Cet homme, qui avait osé calomnier la France, en pleine Chambre des députés, s'est effondré sans retour.

Quant à Crispi, pour celui-là, c'est un désastre qui semble complet. Maître, dictateur pendant quatre ans, violent, impertinent envers tous, envers la France surtout, il disparaît comme dans une chausse-trape. Et, par un revirement qui ressemble beaucoup à celui dont M. de Bismarck est la victime, voilà que l'on parle en Italie de le mettre en accusation. Oui, Crispi en accusation! En tous cas, le roi d'Italie, sans aller aussi loin que l'empereur d'Allemagne vis-à-vis de Bismarck, lui a fait comprendre, en refusant de le recevoir en audience privée, qu'il a assez de ses services et que son retour aux affaires est un rêve auquel il ferait bien de ne pas se livrer. Le roi d'Italie refusant de recevoir Crispi: quelle leçon!

Voilà où en sont, aujourd'hui, les trois principaux auteurs de la triple alliance; les trois ennemis de la France; les trois hommes qui comptaient tenir l'Europe dans leurs mains et nous dicter des lois. Ils gisent à terre, débris impuissants, et la France, Dieu merci, est debout, forte et prospère.

Nous insistons sur ces points, sur ce contraste étrange, pour que l'on comprenne bien quelle est désormais notre force. Nous entendons, aujourd hui, chanter victoire chez nous, même par certains hommes de parti qui, il y a quelques années, voyaient tout en noir et disaient que la République serait un gouvernement impuissant à nous défendre; que c'était un gouvernement d'instabilité et de désorganisation; qu'une monarchie serait bien plus apte à préserver la France des dangers extérieurs dont on la menaçait.

Nous avons gardé la République; nous l'avons organisée; nous l'avons faite puissante; son gouvernement est devenu plus stable. Et, pendant ce temps-là, les trois ministres principaux des monarchies de la triple alliance sont tombés, chassés du pouvoir plutôt qu'ils n'en sont sortis dignement.

C'est qu'on a beau dire, la France est et restera la France; une nation à laquelle on ne touche pas impunément. Il a fallu pour que les misères de 1870 fondissent sur elle qu'un gouvernement incapable et démoralisateur eut paralysé ses forces. Elle s'est reprise, enfin, et, aujourd'hui, malheur à qui voudrait la toucher.

Il faut dire cela, en ce moment surtout, où, sur un autre terrain, sur le terrain économique, les puissances à la remorque de l'Allemagne parlent d'organiser, contre nous, une ligue commerciale. Il faut dire cela au moment où chez nous les mêmes trembleurs commencent à pousser des cris d'effroi. Sur ce terrain, pas plus que sur tout autre, la France n'a rien à redouter.

Elle entend régler ses affaires comme il lui convient, en pleine liberté, dans le sens de ses intérêts; elle n'a la pensée d'attaquer personne, de nuire à personne. Mais si on organise contre elle quelque coalition, elle se défendra et, on peut le dire, avec succès, car il n'est aucun peuple européen qu'elle ne puisse frapper cruellement, en cas de guerre économique.

Cette guerre? On ne la fera pas plus que l'autre; on sait qu'on n'y gagnerait rien, au contraire. On veut nous effrayer, rien de plus.

Mais Bismarck, Crispi et Tisza aussi ont voulu nous effrayer et ils gisent à terre, tandis que la France est debout, puissante et florissante.

Page d'album:

On a beau avoir la même origine, la destinée nous répartit inégalement ses faveurs. Tel boyau de mouton deviendra la frêle et plaintive chanterelle qui sous la main d'un virtuose nous arrachera des larmes; telle autre sera la prosaïque enveloppe, bondée de chair épaisse, d'un saucisson crevant de suffisance.

Le recensement en France:

—Papa, demande le jeune Toto à M. Prudhomme, qu'est-ce que c'est que le recensement?

—Le recensement, répond M. Prudhomme, c'est la France qui fait son inventaire!

On suit, sur la carte d'Europe, la marche de l'échassier Dornon.

—Est-il au moins sûr de trouver un bon accueil à Moscou?

—Bien entendu. Il sera là comme chez lui. Dès qu'ils l'apercevront, les Russes diront:

"Tiens! voilà le *fin Landais!*"

Un richissime marchand, un vieux garçon, vient de mourir à Hambourg, laissant un legs de 12,000 marcs à une veuve.

Avant de mourir il a écrit à cette veuve: "Il y a trente ans environ, j'ai demandé votre main. Vous avez refusé. Votre refus m'a procuré des jours de paix et de quiétude. Il est de mon devoir, maintenant, de m'acquitter envers vous."

De Marseillais à Gascon:

—Moi! dit le Marseillais, j'ai un coffre-fort tellement incombustible, qu'après avoir mis un coq dedans, je le place au milieu des flammes, et, au bout d'une heure, quand j'ouvre la porte mon coq tout gaillard, saute et secoue ses plumes.

—Plus fort que ça, le mien. Je fais comme toi, je mets un coq aussi, mais quand j'ouvre la porte.... le coq est mort.

—Eh bien?...

—Mort de froid.

Le bon sens des enfants:

Le jeune Raymond a fort remarqué un beau petit cheval qui se trouve dans les bibelots de sa grand'mère. Il voudrait bien avoir ce cheval, et câlin:

—Je t'en supplie, bonne maman, donne-le-moi.

—Je te promets de te le donner un jour.

—Eh bien, aujourd'hui, c'est donc pas un jour?

Petites définitions:

Athéisme.—Extinction de foi.

FEUILLETON.

MADAME
—LA—
CONNÉTABLE.

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

CADET DE FAMILLE.

(Suite.)

C'est possible, fit évasivement le vicomte. D'ailleurs cela n'a dans l'espèce aucune importance.—Quant à moi, ajouta-t-il, il ne me reste qu'à te remercier, mon bon André, du zèle que tu as mis à me satisfaire et à te prier, encore une fois, de ne dire à personne que je suis venu à Saint-Marcellin. Tu me l'as promis, je compte sur ta discrétion.

—Par mon patron, mis en croix, je vous le jure, monseigneur! s'engagea spontanément André, en étendant la main. Et si je regrette quelque chose, c'est que vous ne m'en demandiez pas davantage.

Didier qui s'était levé, lui fit de la main un geste d'adieu, gagna la porte, se mit en selle, et se perdit bientôt dans l'obscurité de la nuit.

Tout autre aurait pu s'égarer dans les ténèbres profondes qui l'environnaient, mais il connaissait tous ces chemins arbre par arbre, pierre par pierre, de sorte qu'il eut rapidement atteint la grande route qui le ramenait à Grenoble.

Il exultait d'ailleurs d'une joie sans mélange. Ce que lui avait appris son garde avait répandu un baume divin sur les blessures dont saignait son pauvre cœur.

Sylviane n'était pas mariée; Sylviane n'était pas morte! Mais alors, rien n'était désespéré! Peut-être qu'en présence de la catastrophe dont il avait été menacé, le baron avait désarmé et renoncé à ses projets de mariage. Peut être le marquis et Etienne eux-mêmes avaient repris leur parole....

Dans tous les cas, puisque Didier se rendait à Paris avec la connétable, c'était son chemin de s'arrêter à Trévoux. Certainement il ne passerait pas aussi près de Sylviane sans s'informer d'elle. Et qui sait s'il ne pourrait pas la voir... lui parler....

A cette seule pensée s'évanouirent comme par enchantement tous les maux dont il avait gémi. Lui aussi, il voulait faire savoir à la jeune fille qu'il vivait, qu'il l'aimait plus que jamais pour tout ce qu'elle avait souffert à cause de lui.

Malheureusement une désagréable surprise l'attendait à Grenoble.

Marie avait si haut crié par-dessus les toits qu'elle se dirigeait vers Paris, où le roi lui réservait assurément le plus bienveillant accueil, que Sa Majesté en avait été informée.

Or, Louis était depuis trop peu de temps encore sous le charme de sa jeune femme pour revoir avec plaisir celle qu'il avait tant aimée jadis. Ce monarque égoïste, vaniteux et surfait, n'admettait pas qu'un obstacle quelconque vint se dresser en travers de ses plaisirs.

Il l'a suffisamment prouvé depuis, en abreuvant à son tour des humiliations les plus grossières cette pauvre Marie-Thérèse, pour laquelle il brûlait alors d'une ardeur non pareille.

Le roi avait donc envoyé à la connétable l'ordre de ne pas aller plus loin, et donné à son lieutenant-général celui de s'opposer au besoin par la force à son passage, si elle persistait dans sa résolution.

Ceci, la connétable l'ignorait. Aussi se demandait-elle si elle obéirait aux injonctions de Sa Majesté. Elle était, en effet, d'un caractère qu'irritaient les difficultés et dont la soumission était la moindre des qualités.

Quant à la duchesse de la Meilleraie, plus prudente et mieux avisée, elle s'était empressée de planter là sa sœur et de gagner Chambéry, aussitôt que la volonté du roi lui avait été connue.

Didier trouva donc seule la connétable, très aigrie et très blessée de l'ordre qu'on lui avait signifié.

Lorsque le jeune gentilhomme lui eut répété ce qu'il avait appris et fait part de son intention de passer par Trévoux.

—Vous avez raison, dit elle vivement. J'irai avec vous à Trévoux.

En ce même instant, elle avait pris un parti. Envers et contre les ordres du roi, elle continuerait sur Paris. Elle ne pouvait pas admettre que cet ordre émanât du roi lui-même. Sans aucun doute c'était son entourage qui l'avait dicté. Louis ne l'avait signé que par faiblesse, mais il serait enchanté que Marie ne lui obéît pas.

On croit volontiers à ce que l'on désire. Aussi, deux jours après le retour du vicomte, la connétable, quoique seule à présent, se remit en route.

Didier était complètement métamorphosé. Lui qui, au commencement du voyage, trouvait toujours qu'on allait assez vite et qui tremblait à mesure qu'on se rapprochait de Grenoble, montrait maintenant une impatience mortelle et comptait les étapes qui le séparaient de Trévoux.

Il fallut pourtant par y arriver et pousser un soupir de soulagement.

Ici, en effet, il n'était connu de personne et pouvait prendre ses renseignements sans éveiller aucun soupçon.

Ce fut la première chose dont il s'occupa.

Cette fois, la chance tourna en sa faveur.

Au moment où il allait sortir de l'auberge pour se mettre en quête, un homme entra, vêtu de gris, et s'adressant au maître de céans:

—Je viens de la part de M. de La Gibertière, dit-il, vous prier de lui envoyer le plus tôt possible cinquante bouteilles du même vin d'Espagne que vous lui avez fourni la dernière fois.

—Fort bien, monsieur Pierre, répondit l'aubergiste. Dès ce soir, votre maître en pourra boire, car je vais les lui faire porter à l'instant.

—Ah! ce n'est pas ce soir qu'il en boira, fit en souriant le domestique.

—Pourquoi donc pas?

—Parce que, depuis deux jours, M. de La Gibertière a quitté le château et qu'on ne sait pas quand il y reviendra.

Pendant ces quelques mots, l'aubergiste avait débouché une bouteille de vin blanc et posé deux verres sur une table.

Il fit signe de s'asseoir à Monsieur Pierre, qui accepta sans façon, en homme depuis longtemps habitué à ces sortes de prévenances.

Didier, au lieu de sortir, s'arrêta sur le seuil de la porte, contre laquelle il s'appuya, et parut très attentif à ce qui se passait dans la rue.

En réalité, il n'avait pas perdu un lambeau de la conversation.

—Et qu'est allé faire M. de la Gibertière? demanda l'hôtelier, curieux comme tous les gens qui n'ont pas grand'chose à faire.

—Ah! nous n'en savons rien, répondit Pierre. Il est arrivé de Paris un courrier, qui lui a remis sans doute un ordre pressé, car il a réuni à la hâte une compagnie de chevau-légers, s'est mis à leur tête et est parti, sans prendre le temps de boucler sa valise.

—Pour aller.... où?

—Ah! vous m'en demandez trop! Il s'est dirigé du côté du Nord, mais sans dire à personne quels étaient les motifs et le but de cette expédition.

—Alors, vous voilà libre comme l'air?

—Pas tout à fait.

—C'est juste. Le beau-frère de votre maître est toujours au château avec sa fille.... Au fait, comment va-t-elle, cette pauvre demoiselle?

—Oh! beaucoup mieux, quoiqu'elle soit bien triste et parle fort peu, répondit Pierre. Du reste, si elle n'allait pas mieux, son père ne l'aurait pas quittée.

—M. de Castellan est donc parti aussi?

—Oui, deux jours avant mon maître, pour quelques affaires urgentes à Saint-Marcellin.

—De sorte que Mlle de Castellan est seule au château?

—Oui. Son père, avant de partir, avait bien recommandé à M. de La Gibertière de ne pas la quitter, et celui-ci l'avait bien promis; mais il est lieutenant-général de la province avant tout, et il lui a bien fallu obéir aux ordres qui lui ont été transmis.

—La pauvre demoiselle va bien s'ennuyer, alors!

—Oh! elle n'est pas tout à fait seule, dit Pierre. Elle a amené ici avec elle une femme de chambre, jeune et gentille, qui a été élevée par feu la baronne de Castellan et qui semble très dévouée à la pauvre demoiselle. Elle la soigne avec une sollicitude toute particulière et son zèle n'est jamais en défaut. De son côté, du reste, la jeune malade lui témoigne plus d'affection que n'en ont ordinairement les maîtres pour leurs domestiques.

—Est-ce donc pour elle que vous venez me demander ce vin d'Espagne?

—Précisément. Le docteur lui en a ordonné un verre à la fin de chaque repas et je me suis aperçu ce matin que nous allions en manquer.

A ces mots, Pierre, qui avait consciencieusement ingurgité, en bavardant, sa demi-bouteille de vin blanc, se leva et, après avoir serré la main de l'aubergiste, se retira.

Didier parut sortir d'un rêve, quand le valet de M. de La Gibertière lui demanda la permission de passer.

Le jeune gentilhomme obstruait en effet complètement la porte, sur le seuil de laquelle il s'était arrêté, et d'où il avait recueilli précieusement les renseignements que le hasard lui avait livrés avec tant d'à propos.

Jamais peut être l'occasion ne se présenterait plus favorable.

La seule personne qui se trouvât en ce moment auprès de Sylviane, c'était sa femme de chambre. Or de quelle autre femme de chambre pouvait-il s'agir que d'Antonine qui, seule jusqu'à ce jour, avait été attachée au service de sa maîtresse et l'avait soignée avec tant de dévouement?

Mais Antonine, si elle n'avait pas reçu les confidences de sa maîtresse, avait dû deviner le secret dont Sylviane avait failli mourir. Et précisément parce qu'elle avait gardé à ce sujet un inviolable silence, elle devait être disposée à la servir aveuglément.

N'était-ce pas elle qui avait mystérieusement apporté à Didier la première lettre que Mlle de Castellan lui eût écrite?

Eh bien! c'est à elle qu'il s'adresserait pour obtenir de Sylviane l'entrevue qu'il voulait avoir.

Il remonta dans sa chambre, se fit donner tout ce qu'il fallait pour écrire et expédia un billet ainsi conçu:

"Ma bonne Antonine,

"Pour ne pas compromettre une personne qui nous est chère, c'est à vous que je m'adresse et à votre complaisance que j'ai recours.

"J'ai su que vous aviez quitté Saint-Marcellin pour venir à Trévoux et je me suis hâté d'accourir.

"Je viens d'apprendre à l'instant, par l'indiscrétion d'un domestique du château, que vous y étiez seule, et je n'ai pu me résoudre, au moment où je vais partir pour Paris, à passer aussi près de vous sans vous revoir une fois encore.

"Il y va du bonheur de ma vie entière! Je vous en conjure! faites que j'obtienne le court entretien que je sollicite de votre bonté.

"DIDIER"

Persuadé qu'Antonine comprendrait à demi-mot, il ne jugea pas à propos de signer d'un autre nom. Il plia sa lettre, sur laquelle il traça cette adresse:

"Elle Antonine, femme de chambre,
"Au château de La Gibertière.

Alors il sortit, cherchant par les rues un visage d'honnête coquin, à qui il confierait le soin de porter ce billet à destination.

En passant le long d'une église, il avisa de loin un éclopé qui, ayant perdu sa jambe gauche, sautait sur la droite, en s'appuyant sur une béquille, avec une surprenante agilité.

Le gaillard était en train de jouer au bouchon avec ses camarades, quand apercevant le gentilhomme, dont le costume lui faisait, sans doute présager riche aubaine, il abandonna subitement ses compagnons et s'avança vers Didier d'un pas trainard, psalmodiant d'une voix lamentable:

—Mon bon seigneur, ayez pitié d'un malheureux estropié, incapable de travailler....

Didier l'interrompit net.

—Tu es du pays? demanda-t-il.

—Oui, monseigneur.

—Tu sais où est le château de La Gibertière?

—De M. le lieutenant-général! Je crois bien! fit le mendiant, en se découvrant avec autant de crainte que de respect.

—Eh bien! comme je viens de voir de quelle façon tu te sers de ta jambe et de ta béquille, proposa Didier, je vais te faire gagner un petit écu, si tu y es disposé....

—Un petit écu! s'écria le pauvre diable, en sautillant de joie. Parlez, Excellence, que faut-il faire?

—Aller porter cette lettre au château de La Gibertière et la remettre à Mlle Antonine, femme de chambre,—mais à elle-même, entends-tu bien!

—A elle-même, bon! répéta le boiteux comme un écho.

—Si quelqu'un t'interroge et te demande de la part de qui tu viens, poursuivit Didier, tu lui diras que c'est de la part d'une vieille dévote, dont tu ne sais pas le nom, mais qui se rend presque tous les jours à l'église, sur les marches de laquelle tu exerces ton honorable industrie, quand tu ne joues pas au bouchon.

—Dame, monseigneur, on a beau être infirme, ça n'empêche pas de s'amuser un brin.

—Ça te regarde. Tu m'as compris?

—Parfaitement, Excellence, fit le mendiant en tendant la main.

—Attends, je n'ai pas fini. En remettant cette lettre à Mlle Antonine, tu lui diras que tu es chargé d'apporter une réponse, mais que tu n'es pas pressé et que tu lui donnes tout le temps de la préparer.

—En effet, cela me reposera, monseigneur.

—Quand tu auras cette réponse, tu reviendras à l'auberge du *Cheval blanc*. L'aubergiste sera prévenu, me fera appeler, tu me remettras ta réponse, à moi-même aussi, et je doublerai la récompense que voici.

A ces mots, Didier laissa tomber dans la main du malheureux une belle pièce blanche bien luisante que celui-ci enfouit avidement dans ses chausses.

—Maintenant, acheva le jeune gentilhomme, prends la lettre et va t-en.

Le Sautriot,—c'est ainsi que l'appelaient ses camarades,—s'éloigna clopin-clopant, avec une rapidité qui prouvait que Didier n'avait pas trop présumé de son agilité.

Sans se presser, notre héros revint au *Cheval blanc*.

—S'il se présente ici un boiteux, flanqué d'une béquille et d'assez mauvaise apparence, dit-il à l'aubergiste, veuillez me faire appeler. J'ai trouvé le moyen de lui faire gagner quelques sous. Autant que ce soit ce malheureux qu'un autre.

Il monta dans sa chambre, très anxieux du résultat de sa démarche.

Sylviane avait-elle recouvré toute sa raison, à la suite de la terrible maladie qui l'avait atteinte? L'aimait-elle toujours? Consentirait-elle à le recevoir? Les espérances qu'il avait conçues se réaliseraient-elles enfin?

Le problème n'était pas facile à résoudre, car il se leurrait singulièrement quand il s'imaginait qu'après avoir passé par de si cruelles épreuves, M. de Castellan renoncerait à ses projets de mariage.

Oui, peut-être l'aurait-il fait, s'il avait été sous la seule influence de sa fille, qu'il adorait, au bonheur de laquelle il croyait fermement travailler; mais il était circonvenu par le marquis, qui n'avait cessé de faire briller à ses yeux les avantages qu'un tel hymen vaudrait à Sylviane.

Etienne, lui, ne s'en souciait qu'au point de vue de l'argent. Volontiers il aurait cédé à son frère Mlle de Castellan, pourvu que celui-ci lui en eût abandonné la fortune. Aussi la maladie de Sylviane, l'aversion qu'elle lui avait témoignée, n'avaient entamé ni son égoïsme ni son indifférence.

C'était, envers et contre tous, le marquis de Marsan qui avait pris le plus à cœur cette union fatale. C'était lui qui avait été la volonté pour Etienne et pour M. de Castellan, lui qui les remontait, comme des horloges, trouvant toujours des arguments nouveaux en faveur de la cause qu'il soutenait.

—Et si Didier s'avisait jamais de reparaître, s'il renouvelait la tentative infâme dont votre père a été le théâtre, disait-il à M. de Castellan de sa voix tonnante, prévenez-moi sur-le-champ. Vous verrez si mon autorité n'aura pas raison des prétentions de ce jeune fou.

Lorsque Sylviane, ayant miraculeusement échappé à la mort, fut envoyée chez M. de La Gibertière par ordre de la Faculté, le marquis eut l'adresse de tirer un nouveau parti des circonstances.

—C'est un malheur, disait-il au baron, mais un malheur d'où résultera le plus grand bien. Sylviane a supporté maintenant le premier et le plus rude de tous les coups. Laissons-la se rétablir tranquillement, sans lui parler de rien. Nous ne sommes pas pressés, n'est-ce pas? Eh bien! c'est à sa raison et à son bon sens, quand elle sera en pleine possession de ses facultés, qu'il faut abandonner le soin de la ramener à des idées plus sensées.

—Mais si Didier persistait dans ses projets, s'il essayait de la revoir, s'il la revoyait? objecta le baron.

—Il n'oserait, répondit dédaigneusement le marquis. Didier s'est enfui pour ne pas affronter ma colère. Certainement il est à Paris, où il brûlait d'aller depuis longtemps. Il y trouvera des distractions et des amours, qui lui feront promptement oublier, croyez moi, le caprice que lui avait inspiré Sylviane.

La prophétie de M. de Marsan semblait se réaliser. Ni pendant la maladie de Mlle de Castellan, ni depuis qu'elle était à la Gibertière, il n'avait été question de Didier, au moment où le baron, qui administrait lui-même ses vastes propriétés, fut rappelé à Saint-Marcellin par une lettre de son notaire et confia sa fille à son beau-frère.

En arrivant chez lui, la première visite qu'il reçut fut celle du marquis.

Celui-ci, avec d'excessives démonstrations d'amitié, s'informa de Sylviane.

Le baron répondit d'un ton satisfait, tout comme s'il se fût agi de lui-même, que Sylviane était à peu près rétablie, qu'elle n'avait même pas prononcé le nom de Didier, que celui-ci n'avait pas donné signe de vie, qu'il espérait enfin ramener sa fille à Saint-Marcellin vers la fin de juillet, si le docteur ne s'y opposait pas.

—Je vous le disais bien! s'écria M. de Marsan d'un ton de vanité triomphante.

—Ah! reprit le baron, n'allez pas croire que tout soit fini et que nous puissions reprendre à son retour les négociations que nous avons entamées. La pauvre enfant a été fort durement éprouvée! Elle n'est pas remise encore moralement de cette terrible secousse. Elle est loin d'avoir reconquis la brillante santé dont elle jouissait,—et surtout cette gaîté espiègle, dont le rire sonore ensoleillait ma maison et vibrait si délicieusement à mon oreille.

Il y avait un tel accent de regret dans les dernières paroles de ce vieil entêté de père, que M. de Marsan ne voulut pas le laisser sous cette fâcheuse impression.

—Bah! cela passera, dit-il. Quand elle verra que Didier ne pense plus à elle......

—Ah! puissiez-vous dire vrai, marquis!

—J'en réponds, mon cher. Seulement ne la laissez pas trop longtemps seule.

—Oh! je ne l'ai pas laissée seule. Sans cela je ne serais pas ici. Son oncle, M. de La Gibertière, m'a promis de veiller sur elle comme sur sa propre fille.

—Comptez-vous donc rester longtemps à Saint-Marcellin?

—Le moins possible. Dans deux ou trois jours au plus, j'aurai terminé mes affaires et je retournerai à Trévoux. Trajet compris, je ne serai donc pas resté plus de six à sept jours absent.

Alors bonne chance! dit le marquis, en se levant. Demain je vous amènerai Etienne.

—C'est cela, mais, comme je serai très occupé, venez tous les deux dîner avec moi. Cela nous permettra de causer pendant une bonne heure.

—Nous n'y manquerons pas, promit le marquis.

En effet, il n'avait pas voulu attendre la visite du baron, dont il guettait l'arrivée. Dès qu'il en avait été prévenu, il était accouru, pour s'assurer que M. de Castellan était toujours dans les mêmes dispositions.

Il avait proposé au comte de l'accompagner, mais l'indolent Etienne n'était pas homme à faire une démarche aussi ennuyeuse, sans être certain que le baron lui ferait bon accueil.

Sûr maintenant d'être bien reçu et de trouver une table bien servie, il consentit à accepter l'invitation que lui apportait son père.

Il but et mangea comme quatre, trouvant à peine le temps de répondre oui ou non lorsqu'on l'interrogeait, et laissant aux deux vieillards le soin d'échafauder pour lui un bonheur qui n'avait à ses yeux d'autres charmes que les sacs d'écus sur lesquels il était bâti.

Le repas terminé, le baron annonça au marquis et à Etienne qu'il comptait se remettre en route le lendemain soir, et que, cette fois, il ferait d'une seule traite le trajet de Trévoux, afin d'arriver plus tôt.

Et en effet, il quitta Saint-Marcellin le soir même du jour où Didier attendait à l'auberge du *Cheval Blanc* la réponse que le Sautriot avait promis de lui rapporter.

Enfermé dans la chambre étroite au fond de laquelle le jeune gentilhomme contenait ses impatiences, il se levait à chaque instant de son fauteuil, pour s'approcher de la fenêtre, et fouillait du regard les profondeurs de la rue.

Le mendiant ne paraissait pas!

Pourtant, depuis plus de deux heures, il était parti. C'était deux fois plus de temps qu'il n'en fallait pour aller à la Gibertière et en revenir.

Que s'était-il donc passé? Antonine n'avait elle pas remis la lettre à sa maîtresse? Sylviane refusait elle de le recevoir?

Enfin le Sautriot parut. Didier devint affreusement pâle et se prit à trembler.

IX

QUELLE RÉPONSE APPORTAIT LE SAUTRIOT.

Avant même que le mendiant fût arrivé, Didier s'était élancé dans l'escalier et avait gagné la porte d'entrée.

—Eh bien? demanda-t-il au béquillard, as-tu une réponse?

—Oui, monseigneur; mais il faut croire que ça n'a pas été tout seul, car on m'a fait attendre pendant une bonne heure, répondit le Sautriot.

En même temps, il tira de son pourpoint en loques un billet légèrement froissé, qu'il tendit au jeune gentilhomme.

Celui-ci le décacheta fiévreusement et lut:

"Monseigneur,

"Puisque vous manifestez si vivement le désir de me voir, avant de vous éloigner, je ne puis pas vous refuser cette satisfaction.

"Veuillez vous trouver aujourd'hui, à cinq heures, devant la grille du château, j'aurai l'honneur de vous y attendre.

"Votre bien dévouée servante,

"ANTONINE."

Le visage de Didier s'éclaira d'une joie soudaine.

—Tiens, dit-il au mendiant, en fouillant dans sa poche, voilà ce que je t'ai promis.

Et il lui mit une pièce de monnaie dans la main.

Le Sautriot y jeta les yeux avant de l'enfouir dans ses chausses.

—Mais, monseigneur, vous vous trompez, fit-il observer. C'est un petit écu que vous m'aviez promis et c'est un louis d'or que vous me donnez.

—Tant mieux pour toi! répondit le jeune gentilhomme, en le congédiant du geste.

—A votre service, monseigneur! fit le mendiant, dont un large sourire épanouit le visage maigre et montra les dents de loup affamé.

Il s'en alla.

Quant à Didier, il remonta dans sa chambre et relut attentivement la lettre qu'il n'avait fait que parcourir.

Bien qu'elle fût rédigée en un style capable de laisser croire qu'Antonine l'avait réellement écrite et signée, notre amoureux avait reconnu tout d'abord l'écriture de Sylviane.

Evidemment les termes dans lesquels ce billet était conçu avaient été calculés de manière à ne pas compromettre la jeune fille, dans le cas où il tomberait en d'autres mains que celles de Didier.

Il était d'ailleurs très explicite et ne laissait rien à désirer. Sylviane consentait à recevoir le jeune gentilhomme, mais tenait à prendre quelques précautions vis-à-vis des gens de M. de La Gibertière.

En effet, personne n'avait été plus étonné qu'Antonine, en apprenant par un des domestiques du château qu'un mendiant l'attendait à la porte, chargé, disait-il, de lui remettre une lettre dont il ne voulait se dessaisir qu'en mains propres.

Du regard elle consulta sa maîtresse, auprès de qui elle se trouvait.

—Va voir ce dont il s'agit, dit Sylviane, un peu surprise également.

La camériste obéit et ne put réprimer un mouvement de frayeur à la vue du singulier messager qui se présentait.

Mais lui ne se déconcerta pas.

—C'est bien vous qui êtes Mlle Antonine? demanda-t-il.

—C'est moi, répondit-elle.

—Vous en êtes bien sûre?

—Tellement sûre que je vous plante là, si vous ne vous expliquez pas sur-le-champ.

—Alors, fit le Sautriot, voici une lettre que l'on m'a bien recommandé de ne remettre qu'à vous-même.

Il la lui montra.

—Il y a une réponse, ajouta-t-il, et l'on m'a donné l'ordre d'attendre. Seulement vous pouvez prendre votre temps; je ne suis pas pressé, je suis payé pour ça.

Antonine prit la lettre et remonta auprès de sa maîtresse, à qui elle répéta ce que le Sautriot lui avait dit.

—Eh bien! fit Sylviane, avant d'y répondre il faut la lire.

Antonine se décida à en rompre le cachet, l'ouvrit et jeta les yeux sur la signature.

—Didier! M. Didier! s'écria t elle tout à coup. Mais alors ce billet n'est pas pour moi! Il est pour vous, mademoiselle.

Sylviane avait tressailli. Une vive rougeur avait coloré sa figure.

—Didier ici! murmura-t-elle. Qu'est-ce que cela signifie?

Elle saisit vivement la lettre, que la femme de chambre tenait encore à la main.

—Voyons, fit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

Elle examina le billet. C'était bien Didier qui l'avait écrit.

Alors, comme pendant sa maladie, elle avait dans son délire révélé ses moindres secrets, comme elle n'avait plus à se cacher d'Antonine, qui était devenue sa confidente et à qui, d'ailleurs, la lettre était adressée, elle la lut à haute voix.

C'était vrai. Didier était à Trévoux et, sous le couvert d'Antonine, sollicitait de Sylviane un rendez vous avant de partir pour Paris.

Mais, au fait, comment se trouvait-il à Trévoux? Comment n'était il pas encore allé à Paris, où Sylviane le croyait depuis longtemps? Qu'avait-il fait pendant les deux mois qui venaient de s'écouler?

—Sans doute, fit observer Antonine, il s'est tenu caché dans les environs, il a su que mademoiselle était malade et n'a pas voulu s'éloigner, avant d'avoir acquis la certitude que mademoiselle était complètement guérie.

C'était assez vraisemblable, mais alors que voulait-il? Etait-ce pour dire à Sylviane un éternel adieu qu'il demandait une dernière entrevue? Avait-il abjuré son fatal amour? N'aimait il plus celle qui avait failli mourir de douleur en se voyant à jamais séparée de lui?

Toutes ces questions, toutes ces angoisses, faudrait-il dire, furent longuement agitées entre Sylviane et Antonine et,—ce qu'il y a de plus curieux,—ce fut Antonine qui manifesta le plus de confiance dans la fidélité du jeune gentilhomme.

—Car s'il ne vous aimait plus, mademoiselle, que viendrait-il faire à Trévoux? Pourquoi se cacherait-il, aurait-il recours à des intermédiaires comme ce mendiant, pour vous donner de ses nouvelles, et m'écrirait il à moi au lieu de s'adresser à vous? Tant de précautions, mademoiselle, indiquent, au contraire, qu'il n'a pas cessé de penser à vous, mais qu'il a souci de votre tranquillité, de votre réputation, et qu'il ne veut rien livrer au hasard.

Tout cela, Sylviane l'avait pensé déjà, mais elle n'osait y croire et n'était pas fâchée qu'Antonine donnât raison à ses secrètes espérances.

Depuis le jour où Didier avait cédé à ses instantes prières et l'avait quittée, c'était la première fois que le nom du vicomte était prononcé devant elle. Dans la crainte d'une rechute dangereuse, et sur l'expresse recommandation du docteur, le baron et Antonine avaient évité avec soin toute allusion aux événements dans lesquels avaient failli sombrer la raison et la vie même de la pauvre enfant.

Aujourd'hui—et fort heureusement elle était assez bien rétablie pour supporter cette secousse—ce nom, qu'elle avait si souvent invoqué dans son malheur, vibrait tout haut à son oreille et la question se posait, brûlante: Devait-elle recevoir Didier? Devait-elle repousser sa demande?

Elle ne pouvait pas quêter auprès d'Antonine un conseil que celle ci aurait été fort embarrassée de lui donner. D'ailleurs elle n'était pas femme à s'inspirer de l'avis d'une domestique.

Elle hésita *longtemps*. Enfin son cœur l'emporta sur sa raison.

"Non, dit elle à demi voix, du jour où j'ai consenti à le suivre, je me suis donnée à lui. Je lui appartiens, j'irai jusqu'au bout."

Elle prit la plume et lui écrivit le billet que le Sautriot lui avait apporté, et dont elle donna connaissance à Antonine.

Entre elle et la jeune camériste, il fut convenu qu'elles descendraient dans le parc, vers quatre heures et demie, pour y faire leur promenade quotidienne. Antonine la quitterait alors pour se rendre à la grille du château, y recevrait le vicomte et le conduirait à l'endroit que désignerait Sylviane.

Ce plan fut exécuté fidèlement.

Un peu avant cinq heures, la femme de chambre se rendit par un chemin détourné à la grille, qu'elle entr'ouvrit.

Lorsque parut Didier, elle posa un doigt sur les lèvres, lui fit signe de la suivre et, par le même chemin qu'elle avait pris, le conduisit auprès de sa maîtresse.

Par bonheur, personne ne les avait surpris.

En arrivant auprès de Sylviane, le jeune gentilhomme, suffoqué par l'émotion, ne trouva pas un mot à dire. Il se laissa tomber à ses genoux et lui prit la main, qu'il embrassa longuement.

Quant à Antonine, en fille bien apprise, elle leur tourna le dos et s'éloigna discrètement.

—Enfin, je vous revois, chère âme! s'écria Didier, transporté. Et vous vivez! Et vous m'aimez toujours!

—Toujours! répondit Sylviane qui, sous l'impression de ces chaudes caresses, renaissait positivement à la vie. Mais vous, comment êtes-vous ici? D'où venez-vous? Qu'avez-vous fait?

Il lui raconta comment, après avoir quitté Saint-Marcellin, le cœur brisé, la tête en feu, il s'était pour ainsi dire réveillé le matin sur la route de Marseille, comment il avait promené dans le Midi son inconsolable douleur, combien de fois il avait été tenté d'en finir avec la vie et enfin quelle aventure bizarre l'avait ramené à Saint-Marcellin.

—Là, continua-t il, vous pensez bien que je n'ai pu résister au désir de savoir ce que vous étiez devenue. Quelle joie et quel chagrin je ressentis, en apprenant que cet horrible mariage n'avait pas eu lieu, mais que vous étiez débattue pendant un mois contre la mort, qu'il avait fallu pour vous sauver vous transporter chez M. de La Gibertière! Dès lors je n'eus plus qu'une pensée: aller à Trévoux, prendre de vos nouvelles, vous revoir, si c'était possible et si vous y consentiez....

—Mais comment avez-vous osé écrire à Antonine? dit Sylviane. Ne craigniez-vous pas, si une lettre aussi transparente tombait entre les mains de mon père, d'attirer sur vous et sur moi de nouveaux orages?

—En effet, répondit-il, j'étais dans la plus grande perplexité, quand ce matin même, devant moi, un domestique du château vint faire, de la part de son maître, une commande de vin d'Espagne à l'auberge où j'étais descendu. Dès qu'il eut prononcé le nom de M. de La Gibertière, je prêtai l'oreille. Par les bavardages de Pierre, je sus que M. de Castellan avait été momentanément obligé de retourner chez lui et, qu'à son tour, M. le lieutenant-général avait reçu un ordre pressé, qui l'avait forcé de monter à cheval aussitôt pour une destination inconnue.

Donc vous étiez seule, donc en agissant avec circonspection, je pouvais aspirer au bonheur que vous m'avez accordé de vous dire une fois encore que je vous aime, que je vous adore, que mon cœur et ma vie vous appartiennent sans retour, que je n'existe que par vous et pour vous, que la mort seule pourra me délier du serment que je fais de vous aimer toujours!......

Sylviane l'écoutait, délicieusement émue. Ah! qu'il y avait longtemps que d'aussi douces paroles n'avaient provoqué en elle une si violente révolution! Quel baume divin sur ses blessures! Quel résurrection s'opérait en elle, au son de cette voix charmeresse, qui lui rappelait les plus chers et les plus tendres souvenirs de son heureuse jeunesse!

Elle lui abandonnait ses mains blanches, qu'il couvrait de baisers ardents. Elle sentait passer sur son cou, dans les mèches folles de ses cheveux blonds, les frissons de cette haleine brûlante qui faisait tressaillir tout son être.

La première, elle s'arracha aux enivrements que leur causait la joie de se retrouver ensemble.

—Nous sommes fous, dit-elle d'une voix assombrie. A quoi nous avancera de former de nouveaux projets, de concevoir des espérances qui ne se réaliseront jamais!

—Quoi! M. de Castellan persiste donc dans ses funestes idées? demanda Didier.

—Il ne me l'a pas dit, mais son silence même n'en est-il pas la preuve la plus éloquente? répondit Sylviane. Si vous saviez comment j'ai vécu depuis deux mois, mon pauvre Didier! Car est-ce vivre, je vous le demande, que d'aller et venir comme un automate, de ne pas parler, de ne pas penser même! Depuis que vous êtes auprès de moi, seulement, il me semble que mon cœur bat, que mon intelligence engourdie s'éveille. Eh bien! de cet effondrement de moi-même, mon père a été témoin, pendant le cours de ma maladie; il savait de quel mal je souffrais; il n'avait qu'un mot à dire pour me rappeler à la vie et il ne l'a pas prononcé!

S'il m'avait seulement tendu les bras, en me promettant qu'il ne serait plus question de mon mariage avec le comte, je recouvrais la santé, je redevenais la fille aimante et dévouée que j'ai toujours été pour lui. Mais non. Il m'a laissée dans mon engourdissement et dans ma douleur, sans chercher à m'en faire sortir autrement que par les soins du docteur.

Si j'existe, ce n'est pas à lui que je le dois, c'est à ma robuste constitution et à ma jeunesse. Si donc mon père, qui n'ignorait rien, a eu la cruauté de se taire, c'est, soyez-en persuadé, qu'il n'a renoncé à aucun des projets qu'il avait formés. Si, chaque jour encore, il consulte le médecin pour savoir à quelle époque il pourra sans danger me ramener à Saint-Marcellin, c'est afin de réaliser sournoisement ces projets, auxquels il espère sans doute que je me rallierai moi-même. Vous le voyez bien, nous sommes fous, mon pauvre ami!

—Et pourquoi fous? demanda le jeune gentilhomme. Qu'y a-t-il de changé dans notre situation respective? M'aimez-vous toujours?

—Ah! s'écria Sylviane avec un déchirement de cœur, que Dieu me foudroie sur l'heure si je puis jamais aimer un autre que vous!

—Donc, poursuivit Didier, rien ne doit plus nous séparer. Tout est à recommencer, voilà tout. Vous aviez accepté de fuir avec moi, alors que nous étions surveillés par des regards jaloux, que tous les dangers nous menaçaient. Eh bien! pourquoi ne pas fuir encore, aujourd'hui qu'aucun danger ne nous menace plus?

—Qu'en savez-vous? dit la jeune fille avec un geste de découragement.

—Eh! qui le saurait, si nous ne le savions pas? répliqua le vicomte. Ce n'est plus demain que se dresse l'épouvantable perspective d'épouser Etienne. Votre père n'est plus là pour vous disputer à mon amour; votre oncle lui-même est absent. Tout ne semble-t il pas conjuré pour faciliter votre délivrance?

—Sans doute, fit Sylviane hésitante, mais ce n'est pas ainsi que j'avais rêvé de vous appartenir et, si fort que je vous aime, le rouge de la honte me monte au front rien qu'à vous entendre.

—Que craignez-vous pourtant? demanda Didier de sa voix la plus douce. Ne suis-je pas votre esclave avant d'être votre amant? Me croyez-vous capable d'une violence indigne? Mon devoir n'est-il pas de respecter en vous la femme que j'ai choisie, jusqu'au jour où nous serons unis devant Dieu par la main d'un de ses ministres?

—Ah! si c'était possible dès à présent.... murmura Sylviane.

—Sans doute, mais cela ne l'est pas. Le baron ou M. de La Gibertière peuvent revenir d'un instant à l'autre. Un jour perdu est peut-être notre arrêt de mort....

—Eh! je le sais bien, s'écria la jeune fille en un sanglot. Et c'est là ce qui me désespère!

—Cependant quelles hésitations nouvelles se sont emparées de vous, ma bien aimée? Vous aviez consenti à partir seule avec moi, sous la sauvegarde de mon honneur. Or, aujourd'hui, ce n'est plus seule avec moi que je vous supplie de fuir, c'est en compagnie d'une des plus grandes dames de l'Europe entière.

—Qui? La connétable Colonna? fit Sylviane. Celle que vous avez sauvée à La Ciotat?

—Elle-même.

—Comment! Vous lui avez donc parlé de moi?

—Oui, je lui ai dit, comme je voudrais le crier à l'univers entier, que je vous adorais, que je voulais me tuer pour ne pas survivre à l'effondrement de nos espérances. Et je l'ai dit surtout parce que cette confidence rendait possible et sincère l'amitié qu'elle m'a offerte dans un élan de reconnaissance.

—Mais lui avez-vous appris également que vous veniez ici? demanda la jeune fille. Lui avez-vous fait part de la proposition que vous venez de me soumettre?

—Non. En venant ici, je n'avais arrêté d'avance aucun plan; je ne lui ai pas caché que je voulais vous revoir à tout prix, mais pouvais-je prévoir, avant de vous avoir vue, ce qui résulterait de notre entretien? Savais-je même si vous m'accorderiez ou non cette précieuse faveur?

—Alors qui vous fait supposer qu'elle se prêtera à notre évasion? interrogea Sylviane.

—Son intérêt même, chère adorée, répondit le vicomte. Aussi ne suis je pas embarrassé de l'y décider, pourvu que vous m'aimiez toujours assez pour vous fier à moi.

—Osez vous en douter, quand je m'abandonne si complètement à vous!

—Alors trouvez vous ce soir, à huit heures, devant la grille du château, proposa le jeune gentilhomme. La chaise de la princesse vous y attendra.

—Et vous? demanda la jeune fille.

—Moi, pour que personne ne me voie, je me tiendrai à cent pas en avant, prêt à vous venir en aide si cela devenait nécessaire.

—Bien, mais si la connétable refusait de favoriser ma fuite?

—Je vous le ferais savoir par un mot à l'adresse d'Antonine; mais cela ne me parait pas admissible.

—Et si mon père ou mon oncle revenait dans la journée? objecta Sylviane, que tout effrayait au moment de donner sa parole.

—Faites-le moi dire par Antonine, riposta Didier. Mais n'êtes-vous pas à peu près fixée sur la date à laquelle ils doivent être de retour?

—Aucunement. Mon père m'a prévenue qu'il ne serait pas plus de sept à huit jours absent....

—Et en voilà six qu'il est parti!

—Oui.

—De sorte qu'il ne sera guère ici que demain, ou après-demain.

—A moins qu'il n'ait terminé ses affaires plus tôt qu'il ne comptait.

—Cela me semble difficile, mais, enfin....nous verrons.... Et M. de La Gibertière?

—Mon oncle a reçu, il y a quatre jours, un ordre qu'il n'attendait pas. A peine a t il pris le temps de faire mettre du linge de rechange dans son portemanteau et de réunir une troupe de chevau-légers.

—Mais où est-il allé?

—Il ne me l'a pas dit.

—Vous n'étiez donc pas auprès de lui quand il est parti?

—J'y étais si bien que je lui ai offert mes services et que je lui ai demandé quelle mission si pressante il allait remplir.

—Et il ne vous a rien répondu?

—Rien de précis, du moins.

—Que vous a-t-il dit pourtant?

—Sous le sceau du plus grand secret, il m'a confié qu'il était chargé par le roi de couper la route à une personne de qualité, qui se rendait à Paris malgré la défense de Sa Majesté, et d'arrêter cette personne si elle résistait à ses injonctions.

—Ah! fit Didier dont le visage se rembrunit aussitôt.

—Vous savez de qui il est question? dit Sylviane qui s'en était aperçue.

—Je n'en suis pas certain, mais la chose est bonne à retenir, répondit le vicomte. Pour notre part, le renseignement nous sera très utile, car il nous évitera d'aller nous jeter sottement dans les bras de M. le lieutenant-général. Donc nous ne changerons que notre itinéraire à ce dont nous sommes convenus, ma chère Sylviane. De plus en plus, Dieu est pour nous, puisqu'il nous permet de tourner une difficulté que nous n'avions pas prévue. Aimez-moi comme je vous aime, et l'avenir est à nous, ma bien-aimée, car il est impossible que la Providence nous sépare après nous avoir si miraculeusement réunis.

De loin ils voyaient revenir Antonine, qui jugeant probablement que l'entretien avait été assez long, revenait lentement sur ses pas.

—A ce soir huit heures! N'oubliez pas! recommanda Didier, en pressant la main de Sylviane, sur laquelle il appliqua une dernière fois ses lèvres brûlantes.

Elle rougit et ne répondit qu'en pressant à son tour la main du jeune gentilhomme.

Antonine les rejoignit bientôt.

Avec les mêmes précautions elle reconduisit Didier jusqu'à la grille du château, dont elle ouvrait la porte, lorsque au tournant de la demi-lune au fond de laquelle la grille était placée, parut Pierre, le valet de chambre de M. de La Gibertière.

Sans se déconcerter, Antonine s'inclina gravement devant le vicomte.

—Je regrette, monsieur, lui dit-elle, que M. de Castellan ne soit pas ici pour vous recevoir, mais je lui ferai part de votre visite et je ne doute pas qu'il vous écrive aussitôt, s'il s'agit, comme vous l'affirmez, d'une affaire urgente.

—Merci, mon enfant, fit le vicomte, en la saluant d'un geste familier.

Pierre, qui rentrait au château, ne perdit pas un mot de ce qu'avait dit la camériste, ni de ce qu'avait répondu Didier.

Sans doute il trouva tout naturel qu'un gentilhomme vint faire visite à M. de Castellan, car il salua respectueusement le vicomte et adressa à Antonine son sourire le plus amical.

De son côté, en allant rejoindre sa maîtresse, la femme de chambre ne jugea pas à propos de l'alarmer inutilement, en lui racontant la rencontre qu'elle venait de faire.

Toutes deux, après une courte promenade, rentrèrent au château.

Trois heures venaient de sonner. Sylviane avait encore cinq heures devant elle pour se préparer au départ.

Comment s'y prendrait-elle? Certainement Antonine connaissait son secret et était toute disposée à favoriser son amour; mais, malgré tout, il répugnait à la jeune fille de se confier à sa camériste et d'avoir à rougir devant elle.

Vingt fois elle fut sur le point de lui tout avouer, vingt fois elle recula devant cet aveu.

En effet, qu'avait-elle besoin d'Antonine? Ne lui suffirait-il pas, pour être libre, de l'éloigner au moment opportun?

Ce fut ce parti qu'elle adopta.

Pendant ce temps, Didier était remonté à cheval et avait regagné Trévoux.

La première chose qu'il fit, en arrivant, fut de se rendre chez la connétable.

Elle l'attendait avec une certaine impatience, car c'était uniquement pour lui être agréable qu'elle s'était arrêtée à Trévoux.

—Eh bien? fit-elle, en l'apercevant, avez vous des nouvelles de Mlle de Castellan?

—De toutes fraîches, oui, princesse—et très intéressantes pour vous et pour moi, ajouta Didier sur un ton singulier.

—Intéressantes pour moi? demanda la connétable.

—Vous allez en juger, madame: mais permettez-moi d'abord de vous dire ce que j'ai fait et quelle idée m'a suggérée la conversation que je viens d'avoir avec Mlle de Castellan.

—Vous l'avez donc vue?

—Je la quitte à l'instant.

—Et elle vous aime toujours?

—Plus que jamais.

—Vous voyez, dit la connétable, en souriant, que j'avais raison quand je combattais votre désespoir et vos folles lubies d'en finir avec la vie.

—Je le reconnais, madame, et je vous en sais un gré infini, car c'est positivement vous alors qui m'avez rendu quelque courage.

—En avez vous été récompensé du moins?

—Au delà de mes espérances.

—Parlez, voyons, je vous écoute.

—J'ai pensé, princesse, que nous étions vous et moi dans une situation fort délicate, non pas vis à vis de nous-mêmes, mais vis à vis du monde. Depuis l'ordre fatal qui vous a été donné par le roi de ne pas continuer votre voyage, cette situation s'est aggravée du départ de Mme la duchesse de La Meilleraie. Prise de peur, elle vous a abandonnée sans songer qu'elle vous laissait en tête-à-tête avec un gentilhomme fort modeste, il est vrai, et très amoureux d'autre part, mais jeune et pouvant offrir le plus sot prétexte à la médisance.

—J'en conviens, mais peu m'importe, fit négligemment la princesse.

—Si pourtant, hasarda Didier, je vous proposais de vous rendre cette compagnie qui nous fait défaut, de remplacer auprès de vous votre sœur Hortense par une personne jeune, bien née....

—Par Mlle de Castellan peut-être! interrompit en riant la connétable.

—Vous l'avez deviné, madame. Eh bien! que diriez vous?

—Je dirais que c'est une excellente idée, mon ami. Vous lui avez donc appris que nous voyagions ensemble?

—Tout, oui, madame.

—Et elle consent à nous suivre?

—Si vous daignez nous y aider.

—Mais comment?

—Oh! d'une façon bien simple, madame; en vous trouvant ce soir, à huit heures, avec votre chaise de poste devant la grille du château de La Gibertière.

—Mais alors, c'est moi qui enlèverai Mlle de Castellan! s'écria la princesse qui partit d'un grand éclat de rire. Savez vous que ce serait très drôle!

—Alors vous refusez? demanda Didier, dont les traits se contractèrent.

—Du tout, j'accepte, répondit Marie Mancini. Pour le coup, vous ne douterez pas que je sois votre meilleure amie.

—Ah! madame! fit le vicomte, dont le cœur bondit de joie, que de remerciements!

—Trêve de protestations! Préparons-nous au départ, dit la connétable, et, ce soir, galopons sur la route de Roanne.

—Non pas de Roanne, madame, se défendit vivement Didier.

—Pourquoi non? Notre plus court n'est il pas de traverser la Loire, pour nous rendre à Paris, et ne nous faut-il point la passer sur le pont de Roanne?

—Vous avez raison, madame, mais je vous ai dit que j'apportais des renseignements précieux pour vous, et vous allez voir à quel point ils vous intéressent.

—Vraiment? demanda la connétable, étonnée du ton sérieux sur lequel le vicomte avait prononcé ces paroles.

—Savez-vous, madame, que M. de La Gibertière est lieutenant général de la province?

—Je le sais.

—Eh bien! sachez aussi qu'il est l'oncle de Mlle de Castellan et que c'est chez lui qu'elle habite en ce moment.

—Ah! Et vous croyez qu'il s'opposerait par la force à l'enlèvement de sa nièce.

—J'en suis sûr; mais, pour l'instant, nous n'avons rien à craindre de ce côté, car il a quitté le château depuis quatre jours, sur un ordre exprès qu'il a reçu du roi.

—Tant mieux alors! vous m'avez fait une peur....

—Que je suis désolé d'accroître, madame, car il me reste à vous apprendre de quelle nature est l'ordre qu'il a reçu et je vais vous répéter les propres paroles de Sylviane.

"M. de La Gibertière, m'a-t elle dit, est parti pour une destination inconnue, chargé par le roi de couper la route à une personne de qualité, qui se rend à Paris, malgré la défense de Sa Majesté, et d'arrêter cette personne si elle résistait à ses injonctions."

—Ce n'est pas possible! s'écria la connétable, en pâlissant.

—Vous le voyez, madame, vous avez eu la même pensée que moi: ce personnage de haute qualité, c'est la princesse Colonna.

—Mais qui a pu informer le roi de mes projets? demanda la princesse interdite.

—Qui? tout le monde, votre ami le duc de Lesdiguières, peut-être.... Vous avez annoncé si haut votre prochain départ pour Paris qu'il aurait fallu se boucher les oreilles pour ne pas vous entendre.

—Alors nous allons infailliblement rencontrer sur notre chemin M. de La Gibertière et ses soldats?

—Non, car il n'est pas difficile de deviner où il est allé.

—Où donc?

—Il est à Roanne, parbleu! A Roanne qui est tout près d'ici, dont il fait garder le pont par ses chevau-légers.

—En ce cas, nous sommes perdus! fit la connétable désolée.

—Au contraire, madame, nous sommes sauvés, répliqua Didier; car, pendant que M. de La Gibertière nous attendra sur le pont de Roanne, nous obliquerons légèrement sur la gauche et nous passerons la Loire sur le pont de Nevers.

—C'est juste, dit la princesse. Je n'y aurais pas songé! Décidément, en toute circonstance, vous êtes mon sauveur, monsieur de Marsan.

—Alors, madame, vous adoptez d'un bout à l'autre le plan que je vous ai proposé?

—Plus que jamais, vicomte. Je suis même enchantée de jouer ce double tour à M. le lieutenant général.—Ah! vous vouliez m'arrêter, M. de La Gibertière, reprit la princesse avec la plus franche gaîté. Eh bien! courez après votre nièce et après moi et rattrapez-nous, si vous pouvez.

—Ainsi, demanda Didier, vous voudrez bien donner l'ordre qu'on attelle votre chaise pour sept heures et demie?

—A l'instant même et devant vous, répondit la connétable.

En effet, elle appela Giulio et le chargea de commander les chevaux de poste pour l'heure convenue.

Le vieux domestique sortit aussitôt, pour se conformer aux instructions qu'il avait reçues.

Si Marie Mancini était enchantée de jouer un si bon tour à M. le lieutenant-général,—et cette espièglerie était bien dans son caractère,—Didier se félicitait d'avoir si bien concilié les choses que chacun fût à peu près satisfait.

—Permettez moi, madame, dit-il avec effusion, de vous remercier chaleureusement du concours que vous voulez bien me prêter. C'est un lien de plus dans l'amitié qui nous unit. Croyez que je ferai tout au monde pour vous prouver que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

—Je pourrais vous adresser exactement la même phrase, mon cher vicomte, répartit la princesse, car vous venez de me rendre, en m'empêchant de tomber dans le piège qui m'était tendu, un de ces services que l'on n'oublie pas. Aidons nous l'un l'autre, tant que nous le pourrons; c'est le meilleur moyen de nous témoigner notre reconnaissance et de resserrer plus étroitement l'amitié que nous avons contractée.

Le jeune gentilhomme s'inclina, lui baisa le bout des doigts et se retira.

La connétable le regarda s'éloigner. La porte était depuis longtemps refermée sur lui, qu'elle restait là, immobile, les yeux fixés sur cette porte, comme si sa pensée suivait le beau cavalier à travers les murs qui le dérobaient à sa vue.

Pour la première fois peut être, tant elle y avait jusqu'ici attaché peu d'importance, elle s'apercevait que Didier avait raison, en disant qu'ils se trouvaient vis-à-vis du monde dans une situation délicate.

Déjà, quand elle l'avait rencontré à la Ciotat, elle avait été quelque peu surprise de son élégance, de son érudition, de la distinction de ses manières, mais elle n'avait pas pu le juger à sa véritable valeur.

Maintenant que, depuis plus d'un mois, elle avait vécu avec lui sur un pied de familiarité aussi intime que l'autorisaient les convenances, elle était plus à même d'apprécier ses qualités et ses défauts.

Elle reconnaissait qu'il était véritablement beau,—non pas de cette beauté mièvre et factice des courtisans, mais beau par la régularité de ses traits, par l'expression, tour à tour tendre et terrible de ses grands yeux noirs, par la mâle énergie qui se lisait sur son visage.

Quand il caracolait à sa portière dans la poussière du chemin, ce n'était pas toujours sur les magnificences du paysage que se portaient les regards de la jeune femme.

Elle avait remarqué avec quelle habileté et quelle légèreté de main Didier maniait son cheval; avec quelle aisance son corps en suivait les mouvements capricieux, sans que jamais la moindre contraction des sourcils trahit l'effort ou indiquât la plus légère inquiétude.

Or, elle était bon juge en la matière, elle, à côté de qui avaient chevauché déjà des rois, des princes, des gentilshommes de toute lignée, et elle était obligée de convenir qu'elle n'avait jamais vu cavalier plus accompli.

De même, en matière d'élégance, elle était arbitre souveraine et s'étonnait que n'ayant jamais mis les pieds à la cour, Didier fût aussi distingué. Elle devinait en lui une finesse de race que le séjour démoralisant des grandes villes n'avait pas amoindrie; elle sentait que cette musculature puissante, que cette souplesse de mouvements étaient les indices d'un corps robuste, rompu dès l'enfance à tous les exercices.

Combien ce superbe échantillon de l'humanité était au-dessus de ces efféminés dont sont peuplés les palais, les antichambres royales et les boudoirs des petites-maîtresses!

Oui, pour toute autre femme que Marie Mancini, peut-être, le vicomte de Marsan eût été un dangereux compagnon de voyage. Elle comprenait que la médisance en glosât. C'est si facile et sitôt fait de lancer une méchanceté!

Heureusement la présence de Mlle de Castellan allait imposer silence à la calomnie!

Au fait, qu'était ce que Mlle de Castellan? Une fille de bonne maison, certainement. Du moment que Didier l'affirmait, il n'était pas permis d'en douter. Jolie également, c'était probable, puisque le jeune gentilhomme en était si ardemment épris. Mais ensuite?....

Il n'en va pas de l'éducation des femmes comme de celle des hommes.

L'homme peut se former lui même par un entraînement quotidien, par la lecture, par la fréquentation des esprits distingués, à la condition que la nature l'ait doué d'avance de qualités exceptionnelles.

Mais la femme? A quelle école peut-elle se former? Tout autre exercice violent que l'équitation lui est à peu près interdit. Elle ne peut commencer que dans une mesure très restreinte avec les esprits élevés qui l'entourent; la lecture, quand elle est jeune fille surtout, est pour elle un fruit à peu près défendu.

A part la distinction d'origine, qui reste toujours le don le plus précieux qu'elle détienne de sa naissance, elle ne peut donc guère se former que d'après les modèles qu'elle a sous les yeux,—modèles qui doivent tout lui apprendre, depuis l'instruction la plus solide jusqu'aux plus menus détails de la toilette.

Sous le rapport de l'éducation, la femme est donc dans un état d'infériorité voulue sur l'homme. Ce qui la sauve, c'est qu'elle a plus de tact et plus de cœur que lui. Par là, seulement, sa supériorité s'affirme dans la civilisation moderne.

Or, se demandait la connétable, est-ce en trou perdu, comme Saint-Marcellin, tout au fond des montagnes du Dauphiné, qui a pu fournir à Mlle de Castellan des modèles en état de lui enseigner tout ce que doit savoir une jeune fille?

Ce n'était guère vraisemblable.

La princesse s'attendait donc à se trouver en présence d'une jolie poupée, suffisamment élevée et distinguée, mais certainement fort mal attifée.

Mais, ce qu'elle ne s'expliquait pas, c'est que, plus elle approchait de l'heure où elle devait rencontrer Sylviane, moins elle ressentait d'empressement joyeux à tenir la parole qu'elle avait donnée.

Cependant elle n'eut pas un instant la pensée de la reprendre. Elle fit à la hâte ses préparatifs de départ,—ce qui ne devait pas être long, s'il faut en croire Mme de Sévigné, qui lui écrivait, paraît-il:

"Vous êtes comme les héroïnes de roman; force pierreries et point de linge blanc."

A sept heures et demie, son domestique vint lui annoncer que la chaise de poste était attelée.

Elle descendit et trouva dans la cour Didier, qui l'attendait pour lui aider à monter en carrosse.

Dès qu'elle eut pris place, on se mit en route.

X

L'ENQUÊTE

Didier rayonnait.

Tout marchait au gré de ses désirs.

Antonine n'était pas venue. Donc ni M. de Castellan, ni M. de La Gibertière n'étaient rentrés au château.

Quelques minutes avant huit heures, la chaise de la connétable s'arrêtait devant la grille, tandis que Didier, à cent pas en avant, observait ce qui allait se passer.

A cette heure-là même, Sylviane était dans sa chambre, si faible, si tremblante, au moment de réaliser sa promesse, qu'elle avait à peine la force de se tenir sur ses jambes.

Elle avait soupé pour la forme, car elle avait le cœur tellement serré qu'il lui avait été impossible de manger; puis elle s'était levée de table et était remontée dans son appartement.

Antonine, qui, pendant toute la journée, l'avait vue rêveuse, tout à tour pâle et rougissante, frémissante d'une anxiété dont la présence de Didier ne lui faisait que trop bien comprendre la nature, rôdait autour de sa maîtresse, dérangeant et rangeant inutilement divers objets, comme si elle avait attendu un mot, si ce n'est une confidence.

Sylviane s'en apercevait bien, mais, en même temps qu'elle avait peine à quitter cette excellente fille sans lui adresser une parole d'adieu, elle s'impatientait de se voir ainsi devinée. Il lui semblait qu'Antonine lisait sur son visage les angoisses suprêmes auxquelles cette heure décisive la laissait en proie.

Enfin, avec un geste un peu brusque, elle rompit ce silence embarrassant.

—Laisse donc là tous ces chiffons, dit-elle avec humeur. Qu'as-tu donc à les tourmenter ainsi?

Antonine s'arrêta court.

Surprise du ton sur lequel la jeune fille lui avait parlé, et auquel elle n'était pas habituée, elle leva sur sa maîtresse un regard chargé de reproches, et dans lequel roulait une larme.

Sylviane la vit perler et en fut tout émue.

—Allons, reprit-elle doucement, il ne faut pas en vouloir à une malade d'être un peu fantasque. Merci, ma bonne Antonine, va souper, je n'ai plus besoin de toi.

—Bien sûr? demanda la femme de chambre avec une inquiétude manifeste.

—Sans doute, répondit Sylviane, que gênait cette insistance. Laisse-moi!

Et elle lui tourna le dos pour échapper à ses regards.

Antonine s'éloigna lentement et comme à regret.

Sylviane resta seule, anxieuse, tremblante, rassemblant toutes ses forces pour lutter contre le sentiment de pudeur qui la retenait encore.

Tout à coup l'image d'Etienne se dressa devant elle,—cette image abhorrée, source de ses malheurs, de sa maladie, de ses désespoirs!

L'idée que par la violence elle pouvait appartenir un jour à ce misérable, la fit bondir de dégoût et de colère.

Au même instant, huit heures sonnaient.

Elle saisit précipitamment le petit paquet de linge qu'elle avait préparé, le dissimula sous la mante dont elle s'était enveloppée, en rabattit vivement le capuchon sur sa tête, de manière à cacher son visage, et descendit à pas de loup le large escalier de pierre.

Arrivée sur le perron, profitant de ce que les domestiques étaient tous à l'office, en train de prendre le repas du soir, elle s'élança dans la grande allée, longeant les massifs pour mieux passer inaperçue, et finit par atteindre la grille.

Elle distingua la chaise qui l'attendait, à la portière de laquelle se tenait Giulio, et s'élança sur le marchepied; mais, au moment d'y monter, les forces lui manquèrent subitement.

Il fallut que le vieux domestique, et la connétable elle-même, lui aidassent de tout leur pouvoir, pour qu'elle parvînt à prendre place au fond du carrosse.

Enfin la portière se referma.

—Mais cela va tout seul! dit la princesse, qui n'avait cessé de promener autour d'elle des regards soupçonneux et n'avait rien remarqué de suspect.

Aussitôt, suivant les ordres qu'ils avaient reçus, les postillons cinglèrent d'un vigoureux coup de fouet leurs quatre chevaux, et la chaise roula sur le grand chemin avec un bruit infernal.

Didier, de l'endroit où il s'était placé, avait assisté également à cette scène et se réjouissait de la facilité avec laquelle le coup de main avait été exécuté.

Il se rapprocha du carrosse et aperçut Sylviane, renversée sur les coussins, immobile et à demi suffoquée.

Elle n'avait pas perdu connaissance, mais les émotions poignantes qu'elle venait de subir à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avaient momentanément paralysé toutes ses facultés.

Elle avait abaissé le capuchon de sa mante, afin de mieux respirer l'air frais du soir, et n'avait que vaguement conscience de ce qui se passait autour d'elle.

La connétable put donc l'examiner tout à son aise; à huit heures, il fait grand jour encore à la fin de juin.

Sans doute elle s'imaginait que le vicomte avait un peu surfait son idole, car elle ne fut pas maîtresse d'un mouvement d'admiration, quand le visage de la jeune fille lui apparut, tout pâle et tout bouleversé qu'il fût.

D'un regard connaisseur, la princesse eut vite fait de déshabiller la pauvre enfant.

Comme perfection de formes, Sylviane ne laissait rien à désirer. Depuis les cheveux blonds, épais, naturellement crêpelés et quelque peu rebelles aux artifices de la coiffure, jusqu'aux extrémités, petites et finement attachées, tout était irréprochable.

Quant à sa toilette, elle était d'une grande simplicité et ne visait point à l'effet.

Il était facile de s'assurer que la chère enfant n'était pas coquette et n'avait pas de prétentions. Cependant son corps élégant était si parfaitement moulé dans son corsage, qu'on ne pouvait critiquer dans la coupe et dans le choix de l'étoffe que leur extrême simplicité.

Mais ce qui frappa le plus la connétable, ce fut l'expression de candeur empreinte sur le visage de cette angélique beauté. Comment cette pauvre fille avait-elle pu se décider à un pareil coup de tête? Il fallait vraiment que le mariage dont on la menaçait lui inspirât une insurmontable horreur!

Réellement Didier avait bon goût et n'avait exagéré en rien le portrait qu'il avait tracé d'elle à la princesse. Au contraire, il était resté plutôt au dessous de la vérité.

Prise de pitié, Marie lui saisit la main et s'efforça de calmer les angoisses qui s'étaient emparées de la jeune fille.

—Allons, mon enfant, lui dit-elle, remettez-vous. Je comprends qu'il soit pénible pour vous de recourir à des expédients de ce genre, mais l'amour de M. de Marsan, dont je connais toute l'étendue, vous dédommagera amplement du courageux sacrifice que vous avez accompli.

Au son de cette voix inconnue, Sylviane tressaillit et rassembla ses idées.

—Oh! pardon, madame, balbutia-t-elle. Mon premier devoir, en prenant place à vos côtés, aurait été de vous remercier du concours que vous avez daigné nous prêter, mais j'étais si troublée.... si oppressée.... qu'il ne m'aurait pas été possible de prononcer un mot.

—Ne vous mettez pas en peine pour si peu, chère petite, fit la princesse. Quoique je ne vous aie jamais vue, voilà déjà longtemps que je vous connais. Aussi, je m'estime trop heureuse d'avoir pu vous rendre ce léger service.

—C'est me faire beaucoup d'honneur, madame. De la part d'une personne de votre rang et de votre beauté, une semblable bienveillance est une faveur à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre.

La connétable sourit. Le compliment était bien tourné, bien dit et flattait à la fois tous les amours-propres d'une femme.

Sans rien entendre de ce qu'elles se disaient, Didier, qui trottait à la portière, voyait bien que les deux femmes n'échangeaient que de fort agréables propos et s'en réjouissait.

Il ne s'était pas dissimulé le danger qu'il y avait à mettre en présence deux personnes aussi belles, quoique d'une beauté si différente. Aussi c'était pour lui une satisfaction profonde de constater quel parfait accord semblait régner entre elles.

Pendant toute la nuit, la chaise roula de relais en relais, sans s'arrêter.

Le lendemain matin, sur l'ordre de la princesse, on fit halte pour déjeuner. On était à vingt-cinq lieues de Trévoux; on avait donc le temps de respirer. Aucune surprise immédiate n'était à redouter.

Bien entendu, au lieu de gagner Saint-Germain des-Fossés, pour atteindre Roanne dont le pont était gardé, on avait remonté vers Mâcon, dans la direction de Nevers, où l'on comptait arriver dans trois ou quatre jours.

Il n'y avait pas de temps à perdre en effet. Il fallait avoir traversé la Loire le plus tôt possible, de manière à se trouver hors d'atteinte, dans le cas où le lieutenant-général, découvrant la ruse dont il avait été victime, s'aviserait de vouloir poursuivre les fugitives.

Jusqu'à Nevers, on n'accorderait donc au repos que le temps strictement nécessaire pour ne pas mourir de fatigue.

Grâce à ces prudentes dispositions, la chaise de la connétable arriva le soir du quatrième jour à Nevers, traversa sans encombre le fameux pont, qui était pour le moment le point de mire des voyageurs; puis, après une nuit de repos si bien gagnée, la petite caravane se remit en route, le lendemain matin, avec l'intention de pousser jusqu'à Sancerre.

Pendant ce temps, M. de la Gibertière, las de se morfondre à Roanne, sans voir passer la connétable, dont on lui avait signalé pourtant la présence imminente, s'était décidé, au bout de trois jours, à envoyer en reconnaissance M. de Carenty, capitaine commandant de sa compagnie de chevau-légers.

—Si vous rencontrez la connétable, lui avait-il recommandé, tournez bride aussitôt pour m'en instruire. Sinon, poussez jusqu'à Trévoux, allez au château de La Gibertière, apportez-moi des nouvelles de Mlle de Castellan et sachez si le baron, son père, est revenu de Saint Marcellin.

Le capitaine partit, escorté de deux cavaliers, ne rencontra pas Mme Colonna, cela va sans dire, mais ne put arriver d'une seule traite à Trévoux.

Ce fut le lendemain seulement du quatrième jour, et aussi le lendemain du jour où Sylviane l'avait quittée, qu'il fit son entrée au château, à huit heures du matin.

Tous les domestiques étaient sens dessus dessous. Mlle de Castellan avait disparu! Depuis la veille au soir on s'en était aperçu. Vainement on avait